

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir: 40, rue Yaciel.
De 3 à 4 heures du soir: rue Uruguay 26.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 1329.
Imprimé en los talleres de la imp. LATINA.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Beron Dubard - Rédaction et Administration: rue URUGUAY 26.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.20
Trois mois	\$ 3.00	\$ 3.60
Six mois	\$ 5.50	\$ 6.60
Un an	\$ 10.00	\$ 12.00
Número du jour ancien	\$ 0.01	\$ 0.10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et année ne partent que sur souscriptions payées d'avance.

Une veuve

Paris, 12 Septembre.

Elle s'appelle M^{me} Michelet, et c'est vers elle qu'est allée, l'autre jour, une part des hommages de la foule. Elle a été l'âme de cette fête du centenaire, et si rien n'a manqué aux honneurs de l'apothéose décernés par la République au grand historien, c'est qu'elle en avait elle-même surveillé tous les détails et approuvé le programme. Cette veuve est une femme admirable et dont je voudrais parler un peu ici. Il m'a été donné, ces jours derniers, de m'entretenir longuement avec elle et de recueillir de ses lèvres des confidences et des souvenirs.

C'était dans la petite maison désolée mais célèbre qui s'élève derrière le jardin du Luxembourg. Le quartier est discret, tranquille, et les plus grands bruits de la rue viennent des oiseaux qui jettent dans les arbres voisins. C'est là que Mme Michelet depuis quarante-cinq ans demeure en un appartement modeste, mais rempli de fleurs et de soleil. C'est là que depuis près d'un quart de siècle elle veille sur une mémoire glorieuse et chère avec la piété d'une vestale antique.

Je ne sais pourquoi, en entrant dans cette maison inondée de lumière, je me suis rappelé cette belle pensée, du grand disparu: «Pour le corps ainsi que pour l'âme, mourir, c'est vivre. Et il n'y a rien que de la vie en ce monde. L'ignorance des temps barbares avait fait de la mort un spectre. La mort est une fleur.» Et c'est une éternelle floraison de choses passées qui s'épanouit ici. Les murs n'ont pas l'aspect mélancolique d'un deuil sombre. On ne pleure pas ici: on se souvient.

Il y a de la vie partout: dans les cadres ternis où sourit, jeune ou vieille, la figure du maître; dans le mobilier resté à la même place et dont l'air libre et le fané commandent le respect, jusque dans les menus objets éparpillés sur la table de travail, et que sa main y posa. Tout parle de l'absent qui s'en est allé voilà vingt-quatre ans déjà et la maîtresse de la maison semble l'attendre encore: «Ouvrez les fenêtres, monsieur. Cette phrase dite d'un ton presque joyeux, je l'ai entendue l'autre matin, au moment où je franchissais le seuil de la noble veuve.

Je garderai longtemps et pieusement le souvenir de l'entretien dont Mme Michelet m'a honoré. Je n'oublierai jamais cette tête intelligente et virile encadrée de cheveux blancs bouclés, ces yeux doux et rêveurs où passent parfois des éclairs de malice. Mme Michelet est une Méridionale des bords de la Garonne. Elle a de son pays la nature vibrante, active que les années venues n'ont point engourdie. Elle a l'accent des cadets de Gascogne et son langage est une musique qui donne du relief à sa pensée.

Et je songe à l'association de ces deux êtres: lui, profond, austère, penché sur le fouillis de l'histoire et les problèmes de la vie; elle, jeune, souriante, mêlant son printemps à cet été. Mme Michelet craignait de diminuer le prestige du maître si elle avait quelle eut dans son œuvre sa part de collaboration. Et pourtant, on le sent bien, il y a quelque chose d'elle dans plus d'une page que nous admirons. Dans «La Femme», dans «L'Insecte», dans «L'Amour», c'est un peu de sa grâce, de son imagination, de son cœur que Mme Michelet a laissé.

Mais elle ne veut pas qu'on s'en aperçoive et c'est l'offense que de le dire. Maintenant, sa joie est grande. Cette fête du centenaire, qui fut non pas une résurrection mais une glorification, a mis le comble à ses vœux. Jusqu'à ce jour, Michelet semblait n'avoir pas été suffisamment compris; on ne voulait voir en lui que le révérend, le prêtre. Dans ce chef-d'œuvre, qui est son histoire, on s'obstinait à ne découvrir que de la passion et de la fantaisie; mais voilà qu'aujourd'hui son œuvre apparaît tout entière. C'est au grand éducateur du peuple que vont les hommages publics.

La jeunesse des écoles a défilé, l'autre jour, devant son buste au Panthéon; et par toute la France, le même jour, à la même heure, de l'école primaire au lycée, les maîtres ont commenté des pages immortelles.

Nous l'écrivons pour guide. A cette heure où nous prenons pour nous coaliser, en suivant les sursauts de la nation, nous les hommes, nous les citoyens, des amis et des hommes.

Quel ton ce que tu fus, maître, nous le soyons.

Ainsi parlait le jour de l'apothéose, le poète Auguste Dorchain et le front de l'illustre veuve rayonnait.

C'est elle, l'ouvrière infatigable de cette consécration suprême; elle seule pouvait asseoir dans l'avenir le rôle et l'œuvre du maître et définir le but de sa pensée; car elle est celle en qui Michelet versa son âme, le seul être qui vécut de son cœur et de son cerveau.

Saluons cette noble femme avec admiration, reconnaissance et respect.

CH. FORMENTIN.

AFFAIRE DREYFUS

Paris 6 septembre.

L'examen de l'affaire Dreyfus précède à tel point, le gouvernement, que toutes les autres affaires restent

en suspens jusqu'à nouvel ordre. C'est ainsi qu'on ne parle plus pour le moment au ministère de l'Intérieur du mouvement préfectoral annoncé, et au ministère de la Justice un certain nombre de nominations sont en souffrance, sans oublier la vacance de la présidence du Conseil d'Etat qui n'est pas encore comblée.

DEMANDE DE CONVOCATION

M. Léonce Pascal, député du Gard, adresse à M. Brisson la lettre suivante: Uzés, 6 septembre.—Monsieur le Président, en présence de l'émotion causée par la démission de M. Cavaignac, ministre de la guerre, convaincu de la culpabilité de Dreyfus et opposé à la révision du procès j'estime qu'il n'appartient pas au gouvernement de prendre une décision relative à la révision, sans avoir préalablement fourni des explications à la tribune, attendu que les élections législatives ont été faites en partie sur cette question: En conséquence, je considère que le devoir du gouvernement est de convoquer les Chambres dans le plus bref délai.

Veuillez agréer, etc., LEONCE PASCAL.

LE GOUVERNEMENT MILITAIRE DE PARIS

On remarque beaucoup que le général Zurlinden n'est pas remplacé comme gouverneur militaire de Paris et que le général Boriou, commandant supérieur de la place et de la défense de Paris est seulement chargé de l'intérieur. C'est par là, une des conditions, que le général Zurlinden aurait posé: au président du conseil quand celui-ci lui offrit le portefeuille de la guerre. Nommé depuis quelques mois au poste important de gouverneur de Paris, le général Zurlinden aurait fait valoir que si on lui désignait, dès maintenant, un successeur, il risquerait de ne plus retrouver, quand il quitterait le ministère de la guerre, un emploi équivalent, ni même son siège au conseil supérieur de la guerre.

En effet, toutes les inspections d'armées sont pourvues de titulaires et le gouverneur militaire de Paris, après son nouveau passage au pouvoir, n'aurait pu obtenir qu'un simple corps d'armée, ce qui serait pour lui une déchéance. Le général Zurlinden, sachant par expérience que les ministères ne sont pas éternels, aurait insisté pour qu'on ne nommât qu'un intérimaire au gouvernement de Paris afin qu'il pût, le moment venu, reprendre ses fonctions, et le gouvernement, désireux avant tout de s'assurer son concours, aurait fait droit à ce désir.

CE QUE DISENT LES JOURNAUX

La presse entière commente et apprécie la nomination du nouveau ministre de la guerre et ces commentaires, ces appréciations font le plus grand honneur au général Zurlinden.

Le «Journal des Débats» dit: Tout le monde s'applaudira de voir se terminer si vite et de telle façon la crise ouverte par la démission de M. Cavaignac. Il est été très fâcheux que dans les circonstances présentes le poste de chef de l'armée restât vacant pendant plus de vingt-quatre heures de quarante-huit heures; et que le plus regrettable que la succession de M. Cavaignac fût dévolue, comme le bruit en avait couru, à un ministre civil.

Le choix de M. le général Zurlinden était assurément un des meilleurs auxquels on pût s'arrêter: sa brillante carrière militaire, sa conduite pendant la guerre de 1870, la droiture de son caractère lui assurent, l'estime et le respect de tous. Il a déjà rempli, il y a trois ans, les fonctions auxquelles il vient d'être appelé; mais il est resté, après comme avant et pendant son passage au ministère de la guerre, absolument étranger aux luttes politiques.

Chargé, au mois de janvier dernier, de remplacer M. le général Saussier à la tête du gouvernement de Paris, on comprend qu'il ait hésité un moment à échanger ce poste contre celui que lui offrait M. le président de la République; mais il a entendu l'appel fait à son dévouement et à son patriotisme. Au milieu de tant de passions si violemment excitées, sa nomination sera accueillie avec satisfaction et par l'armée et par le pays tout entier.

«Le Temps» félicite également le général Zurlinden d'avoir accepté le portefeuille de la guerre.

S'il lui avait plu, dit notre confrère, de se mettre à l'abri de graves responsabilités, les prétextes tirés de sa situation et des circonstances présentes ne lui auraient pas manqué; il a sans doute estimé que son patriotisme lui commandait de ne pas décliner l'offre du président du conseil. L'opinion lui saura gré de sa détermination et l'aidera à accomplir la tâche qu'il a vaillamment assumée.

Osera-t-on prétendre encore, comme on a essayé de l'insinuer que la révélation du procès Dreyfus est une atteinte portée à l'honneur de l'armée? Nul apparemment n'est meilleur juge en cette matière, que l'ancien gouverneur militaire de Paris, dont on connaît les brillants états de service. Si le général Zurlinden consent à la révision, n'est-ce pas la preuve la plus péremptoire que cette opération judiciaire ne saurait en rien léser les intérêts dont le ministre de la guerre a le dépôt sacré?

La «République française» est aimable pour le général Zurlinden, mais dure pour M. Brisson:

M. Godefroy Cavaignac, dont la personnalité absorbante jetait d'ombre au débat, sur le chef et sur les membres du cabinet Brisson, et dont le nom semblait devoir être donné à la combinaison ministérielle à laquelle il appartenait de présidence, au nom même du président du conseil, M. Godefroy Cavaignac n'a fait que passer. Ce matin, la nomination de son successeur a été publiée au «Journal Officiel».

Au refus du général Saussier, après avoir refusé lui-même ce poste actuellement si ingrat et qui s'élève à son titulaire plus de soucis que de satisfaction et d'honneur, le général Zurlinden s'est rendu aux instances dont il était l'objet et, du coup, ont été arrêtées les démarches entamées avec d'autres généraux et toute arrière-pensée de confier le portefeuille de la guerre à un civil, à un politicien a été abandonnée. C'est ainsi que M. Brisson, l'austère Brisson, Brisson le parlementaire, Brisson le tacticien a eu raison, en dépit de son effacement réel ou apparent, du collègue dont les allures «césariennes» et plébiscitaires évoquaient, un moment, les souvenirs de la période boulangiste.

Quant à la «Patrice», dans une sorte de lettre ouverte adressée à M. Félix Faure, elle l'adjure de rompre un trop long, un trop inexplicable, un trop dangereux silence:

Si Dreyfus n'est pas le traître, il n'y avait aucune inconvénient diplomatique, absolument aucun, à faire reconnaître son innocence; il y avait, au contraire, un intérêt du premier ordre à établir la vérité devant la France et l'Europe, à ne pas laisser dans le monde de cette étincelle de haine. Mais Dreyfus est le traître et les preuves de sa trahison ne peuvent être divulguées sans compromettre des secrets de vie ou de mort, secrets qui doivent jusqu'à l'éternité où le canon grondera aux frontières, demeurer inviolables dans les armoires de fer du ministère de la guerre, dans les tiroirs bien clos du ministère des affaires étrangères.

La Constitution, Monsieur le Président de la République, vous donne le droit de Message; vous pouvez vous adresser directement aux Chambres; au pays. L'arrêt qui condamne Dreyfus est la vérité légale; vous le savez, dites-le.

La campagne des défenseurs du traître, en faveur d'une révision dangereuse et d'une publicité impossible ne sauvera pas l'infime criminel, mais peut perdre ce grand pays. Vous le savez, dites-le; votre silence ouvre un abîme dans lequel peut tomber une personne plus auguste que la vôtre.... la France.

La Mission Marchand

Paris, 10 septembre.

La dépêche d'Omdurman relative à l'occupation de Fachoda par une troupe blanche, très probablement française, et qui paraît être celle du capitaine Marchand, a produit à Paris une vive satisfaction. La hâte avec laquelle les Anglais avaient annoncé que leurs canonniers allaient se porter sur le haut fleuve témoignait des craintes qu'ils éprouvaient de voir la route barrée entre Khartoum et l'Ouganda. D'autre part, depuis de longs mois, on était sans nouvelles de la mission Marchand.

On sait que le hardi officier, désigné pour la périlleuse mission de relier le haut Oubanghi à Djibouti, sur le vu des éclatantes services au Soudan, est parti depuis 1896. Son rêve était de devancer sur le Nil blanc les canonniers du sirdar Kirchner et les soudanais partis de l'Ouganda avec le major Mac Donald. Le terrain avait été préparé dans le haut Oubanghi par l'administrateur Létard, qui avait créé un poste à Tambourah et un à Dem-Zibeh, l'ancienne résidence de Luptonbey. M. Létard avait en même temps conclu des traités avec les chefs Azandes de Senno.

Marchand quitta la France avec les capitaines Maugin et Barlatier, les lieutenants Simon et Largeau, l'enseigne Dye, etc. Il emportait un bateau démontable; il arriva fin 1896 à Loango et s'occupa de remonter le Niao M. Quellou à destination de Stanley-Pool. Une révolte avait éclaté dans le Mayombé, suscitée par les finatiqués qui effrayait la pose de poteaux télégraphiques. Les porteurs manquaient. Marchand du réprimer cette révolte et, pour cela, livra une dizaine de combats; il put enfin parvenir à Brazzaville et s'occuper de son expédition.

Lentement, il remonta le Congo pour l'Oubanghi; il arriva en mars 1897 sur la frontière du Haut-Oubanghi et s'enfonça dans l'immense territoire sillonné de mille fleuves, borné, au Nord par le Madaé, le Darfær et le Kordofan, au Sud par le Congo belge, à l'Ouest par le Nil blanc, obéissant à l'obstacle poursuivi. Il partait sa troupe en deux groupes, l'un sous son propre commandement se dirigea par terre sur Tambourah, l'autre sous le commandement de l'enseigne Dye et comprenant la flottille devait remonter l'Ouellé, passer à pied le seuil qui sépare le bassin de l'Ouellé du bassin du Bahr-el Ghazal et rejoindre le Soudan.

On n'a pas oublié les bruits sinistres qui furent répandus sur le sort de la

mission par M. Wouters dans le «Mouvement Européen». La nouvelle du massacre de la mission par les tribus Dinkas et Azandes donna lieu à la publication de nombreuses lettres de membres de la mission datées de Rafae, de Semio, de Tambourah et qui par leur contenu comme par la date de l'envoi paraissaient infirmer les informations de M. Wouters dont l'origine d'ailleurs était des plus suspectes, puis le silence se fit; on sut seulement que Marchand quittait Tambourah, avait envoyé le capitaine Mangin sur Souk-et-Aras, tandis qu'il se dirigeait lui-même sur Meschra-el-Resq, s'efforçant de gagner le Bahr-el-Ghazal pour atteindre au lac Debo le cours embarrasé du Nil.

Marchand avait calculé qu'il réussirait à atteindre Fachoda en septembre dernier. Un long retard s'est certainement produit, il n'a pas dû atteindre cette ville, qui est, au confluent du Sobat et du Nil blanc avant mars. La difficulté des transmissions par le Congo explique qu'on n'ait encore rien su. D'ailleurs, le ministère des colonies, instruit par l'expérience, se serait sans doute gardé de rien dire. M. de Bonchamps, aide du ras Makonnen, s'était porté à Abyssinie au devant de Marchand, mais arrêté par les marécages, il n'avait pu atteindre Fachoda et il dut rentrer en France. L'administrateur Létard est lui-même en train de revenir.—B.

En Extrême-Orient

Le «Times» publie la dépêche suivante de Pékin: «Les Russes agissent à New-Chwang comme s'ils pays leur appartenait; ils construisent une ligne de chemin de fer reliant le port à la ligne principale au point terminus; de plus, ils ont élevé des constructions et coupé des moissons sur des terres appartenant à des Anglais; ils font construire un camp retranché et le but est, disent-ils, de protéger le chemin de fer; sur les rives du Sungari, au Sud de Hulat (Machourie orientale), ils établissent un fort camp retranché.»

Le «Daily Mail» dit tenir de bonne source que l'entente entre la Russie et l'Angleterre au sujet de la Chine est virtuellement complétée; voici quelles en seraient les grandes lignes: 1. La Grande-Bretagne reconnaît la puissance russe en Mandchourie et la Russie s'engage à accorder les garanties demandées par la Grande-Bretagne; 2. La Russie cessera de s'opposer à l'émission par la Banque de Hong-Kong et Shanghai d'un emprunt pour la construction du chemin de fer de New-Chwang; 3. la clause du contrat du chemin de fer de Pékin à Hang-Ku relative à l'arbitrage est annulée; formellement au désir de l'Angleterre qui n'élève aucune objection à la construction de cette ligne par des capitalistes français, belges et russes; 4. la Russie s'engage à respecter la sphère d'intérêts britanniques dans la vallée du Yang-Tse-Kiang.

Vénus

Au sommet de l'acropole, sous les hautes galeries soutenus par les larges colonnes qui faisaient du Parthéon l'orgueil d'Athènes, Périclès ré-
vait.

Il était suivi de quelques hommes du peuple venus au temple, de Minerve pour chanter des louanges, mais, ayant aperçu le maître, ils s'en étaient faits les humbles servants.

Après avoir rendu grâce à la Déesse, Périclès revint vers les Propylées, qui étaient comme le vestibule du temple, et là, il trouva Phidias, qui souriait en regardant le beau soleil colorer de rose les colonnes blanches du Parthéon.

Son esthétisme d'artiste était flatté. Il commentait la beauté des choses et son âme, dans le vent pur chargé de parfums, se posait doucement. Périclès alla vers son ami et tous deux, royaux, l'un par la pacification de la Grèce, l'autre par la splendeur grandiose de son talent, descendirent de l'acropole, franchirent les derniers abris de la cité et rentrèrent dans Athènes, suivis par la foule.

Arrivés chez Phidias, les deux hommes se regardèrent, et un instant leur vie de lutte ou de nobles rêves se dessina dans leurs yeux. Ils suivirent comme un panorama différent leurs deux grandes existences.

Le sculpteur avait bâti une Vénus qui s'élevait déjà, tandis que les autres dans une pose lascive, le corps solide et les seins bombés comme des carènes. Elle sortait d'une vague où des tritons et des sirènes soufflaient vers elle des jets d'eau. Le visage, légèrement incliné, semblait regarder le pli suggestif de l'aisselle, et jusqu'à un triangle hallucinant qui fait la gloire de la femme tout un frisson descendait depuis la rose des seins.

Périclès, étonné, avait les yeux pleins de larmes, tant l'admiration jointe à la tendresse qu'il avait pour Phidias était grande. Et le Maître, lui, souriait tranquille, le front calme, dans la massive royauté de son imposante génie.

A ce moment, l'atelier fut envahi par six femmes dont la nudité resplendissait, triomphale, sous les rayons du grand soleil, et un jeune poète d'Athènes, ayant déjà vu l'œuvre du

sculpteur, venait offrir à ce dernier l'ode courte qu'il avait composée en son honneur, tandis que des femmes, perpétuant les rites sacrés, dansaient autour du chef-d'œuvre.

En théorie délicate, tantôt s'aidant d'une gaze pailletée d'argent, tantôt entretenant leurs bras couverts légèrement, les courtisanes consacraient la gloire de la reine du monde. Le poète chanta:

«O mère de Cupidon, toi qui donnes le frisson au ventre des vierges et crois leurs mains crispées sur leur sexe, toi, qui meubles de souvenirs adorables les rêves de vieilles femmes qui veulent aimer, respectueusement, nous te saluons très bas et nous répétons, ici, la danse d'amour...»

Les femmes, lascivement, avaient tordu leurs bras, les élevant au dessus de leurs têtes et, le torse en avant, tendaient leurs seins.

«Nous ne respectons pas seulement en toi la grandeur de l'amour et ses bonnes caresses, mais nous nous rappellerons que tu fus sereine et grande, et que, parmi la débacle de ceux qui ne croient plus, tu perpétues encore l'orgueil des lourdes maternités.»

Ici, les courtisanes se replièrent sur elles-mêmes, et une gaze bleuâtre embruma leurs épaules.

«Quand les saisons nouvelles nous donneront des fleurs plus belles encore et plus diverses, nous en ferons de légères lianes; nous cerclerons de lourdes gerbes et nous te ferons une couronne rose ou couleur de ciel, où ta beauté resplendira. Et nous te chanterons encore, avec la fièvre de notre jeunesse, pour que les hommes qui viendront sachent que tu es la douce déesse, ô Vénus, toi dont la bouche fleurie d'un sourire promet des délices, et dont les bras arrondis et soyeux apprennent aux femmes à étreindre d'amour qui console le monde.»

Les danseuses avaient à leur même leurs bracelets et, frémissantes, groupées autour de la statue, elles avaient tendu leurs bras dans l'offre de leur corps, comme un appel vers le désir.

Périclès regardait le soleil maître des baisers aux chairs nues, et Phidias pleurait... M.

Les Surprises dans la Guerre DE 1870

«L'armée allemande a été; pendant la guerre de 1870-71, en butte à de nombreuses surprises de la part des Français, tandis que les troupes allemandes n'en ont exécuté contre les troupes françaises que d'une manière tout à fait passagère. D'après l'excellent livre de M. le major Kuntz, «La Cavalerie allemande pendant la guerre 1870-71», cette cavalerie a subi 46 tentatives de surprises de la part de troupes françaises, francs-tireurs et habitants, tandis que du côté des Allemands on ne peut citer que six coups de main tentés contre l'ennemi.»

Ainsi débute une étude publiée par un journal allemand, traduite en français par M. le colonel Girard et commentée dans la «France militaire» par M. le général Tricoche.

Ce dernier constate que l'auteur allemand classe les quarante-six tentatives de surprise dirigées par les Français contre leurs adversaires en trois catégories distinctes: embuscades dirigées contre de petits détachements chargés de réquisition, d'un service d'avant-poste, etc.; coups de main contre des postes de relais, contre des commandements d'étapes, etc.; coups de main contre des détachements mixtes installés dans leurs cantonnements.

Cette constatation faite, M. le général Tricoche remarque que les mesures préconisées par l'auteur allemand pour se préserver contre ces trois catégories de surprises sont des longtemps inscrites dans le règlement français sur le service en campagne, et qu'elles ont été strictement appliquées pas nos troupes en 1870.

Par conséquent, s'il est vraiment exact que les Allemands n'aient tenté de nous surprendre que six fois, en 1870, un de leurs officiers nous procure, en 1898, une septième et agréable surprise, car jusqu'à ce jour nous étions habitués à entendre répéter à satiété que les Français n'avaient su ni se garder, ni surveiller l'ennemi durant cette campagne. Et voilà justement un major allemand qui, chiffres en mains, nous démontre le contraire.—R.

BISMARCK ET S'N DOCTEUR

Les anecdotes jaillissent autour du cercueil de Bismarck et la source n'est pas près d'en tarir. Nous nous bornons à en emprunter au «Gaulois» une qui nous paraît piquante:

Curieux est le récit de la façon dont le vieux chancelier fit la connaissance du docteur Schweninger, qui certainement, par son fameux régime de tempérance relative, prolongea la vie de son illustre client.

Se trouvant indisposé, à Karlsbad, Bismarck fit appeler le docteur Schweninger, lequel fit subir à son puissant client un interrogatoire tellement

minutieux que celui-ci, impatienté, lui dit brutalement: «Ne questionnez donc pas autant!»

Schweninger, sans autrement s'effrayer, lui répondit tranquillement: «Je suis à vos ordres, mon prince; cependant, si vous désirez vous faire traiter sans être questionné, faites appeler un vétérinaire, qui a l'habitude de traiter de cette façon.»

C'était roide. Le chancelier faillit tomber à la renverse et dut se retoucher de sautoir à la gorge de l'impertinent. Pourtant il se calma, puis dit à l'Esculape:

—Eh bien, questionnez-moi, mais j'espère que vous vous montrerez un aussi habile médecin que vous êtes un grossier personnage.

Et depuis, ils sont restés bons amis.

On peut ajouter que, du jour où il lui confia le soin de sa santé, le chancelier de fer suivit les prescriptions du docteur Schweninger avec la plus entière docilité.

Les faucons militaires

A la dernière exposition canine qui se tint sur la terrasse de l'Orangerie, au Jardin des Tuileries, une tente placée à côté du salon de réception excitait tout spécialement la curiosité: on y voyait des équipages de fauconniers, et ce sport très noble de jadis revivait là un instant, à l'étonnement des badauds.

L'oiseau qui n'était utilisé jusqu'alors que pour la chasse et l'imagerie, hiéroglyphique va être assimilé aux pigeons voyageurs. O décadence!

Un officier russe, M. Smoloff, a réussi à dresser, pour le transport des dépêches, des faucons qui atteignent une vitesse de quinze lieues à l'heure et peuvent supporter un poids considérable. Ce nouveau message, de plus, ne redoute pas les oiseaux de proie.

Incessamment, nous assisterons à des lâchers de faucons.

TRES LOIN...

Bien loin, là bas que le sourire fleurisse encore sur le carmin de vos lèvres, et que demain, En vous voyant, on puisse dire: «Elle est la reine du sourire»

Et sa main Eveille au clavecin la chanson du dé-
lire.»

Va, que l'amour dans le chemin Bordé d'œillets peints de carmin Te mène aux frissons de sa lyre Dans le triomphe d'un sourire

Demain. Que mon fantôme n'aille pas, Surtout, te poursuivre là-bas Où tu vis, troubler quelque fête. Va, devant toi je cacherai La douleur que j'étouffai Quand l'œuvre d'oubli sera faite.

QUIPROQUO.

La Fortune Monétaire de la France

M. de Foville, l'émminent directeur de l'hôtel des Monnaies, vient d'évaluer la fortune monétaire de France. Elle s'élève à environ 4.200 millions de louis ou de demi-louis, 1.935 millions de pièces de cinq francs et 240 millions de petite monnaie divisionnaire.

Ce qui fait un coquet total de 6 milliards 275 millions de francs de monnaies d'or et d'argent circulant en France.

Sans compter les gros sous qui circulent encore bien plus.—J.

NOS ECHOS

Teatro Solla

Gian Compagnia Drammatica Italiana Teresa Mariani dirigida por el artista Ettore Paladini.

147.ª Función de la gira artística por la América del Sud y 3.ª de esta temporada en Montevideo.

JUEVES 6

1.ª El juguete cómico en un acto, titulado: «Un qui-pro-quo».

2.ª La comedia en tres actos, de V. Sardou, titulada: «Divorzio famola».

A las 8 1/2 en punto.

AUX GOURMETS

Par un des plus prochains paquebots du Havre, le «Café Carnot» recevra une quantité d'escargots de Bourgogne.

AUX AMATEURS

Le «Café Carnot» a l'honneur d'annoncer à sa nombreuse clientèle qu'un des grands professeurs français va donner quelques séances (Système Vignau) et à cet effet les propriétaires ont acquis un des meilleurs billards en Europe.

ASOCIACION DE DEPENDIENTES

No habiéndose celebrado por falta de número reglamentario la asamblea general ordinaria anunciada para el día 29 del corriente, se avisó a los señores socios que ésta se efectuará el miércoles 5 de Octubre a las 9 p. m., debiendo regir la misma orden del día.

[illegible]

di lere.....	francés.	8	Baños y escal.
oagne.....	francés.	8	Moralla y escal.
ca de Galiera.	italiano.	9	Gnava y escal.
ario.....	alemán.	9	Humberto escal.
los.....	francés.	10	Bardot
unt Lebanon.	inglés.	10	Rio de Janeiro
re Rio.....	francés.	12	Havre y escalas.

FERNANDO FARRAZZEE
08-Calle Sierra-08
TRA NICARAGUA Y MADRID--MONTEVIDEO
Especialidad en café, vinos finos y licores.

ELIAS DEMONLEON
Calzas a la medida. Especialidad en cha-
ques franceses y botas impermeables.
Elegancia, solidez, baratura
Se vende por mayor y menor.
[184-18 DE JULIO-184]

FERNANDEZ, ANTONIO
 Seccora de reparar diaños, estacas, fo-
 lletos, etc. A precios módicos.
 Cuenca con un personal competente de repar-
 tidores.
 86--CALLE DEFENSA--86

manque à
 BNEOS
 la Pista el N
 Il se charge
 que, de scrivi
 ment des cou
 ne, consolidé

RES—Banco d'Italia et Rio de
vo Banco Italiano.

—
Je toutes les opérations de Ban
de Calere d'épargne, de paiem
s de la Dette Publique Italien
et 50c.

Le Directeur Général.

montré

TUDO PEDIR
CON PRO
A TODAS

PR

Téléfonos:
5

QUE SE HAGA SERÁ ATENDIDO
TUTUD; SE RECIBEN ÓRDENES
ORAS DEL DÍA Y DE LA NOCHE

CIONES MODICOS

La Cooperativas número 117
Montevideo 106

Madame
des capot
nant la M

ON UNIVERSITÄT
PARIS 1839

MONTEVIDEO


MAISON A P

Desvignes prévient sa nombreuse clientèle
et chapeaux de la dernière création ainsi
de.

MAN SPRIET DEUTSCH

PARIS

On le reçoit de Paris tous les mois
des articles de nouveauté concer-



más ventajosa para el consumidor
 (en todos los almacenes, cafés y ciga-
 rros al mismo precio que la caja do-
 ble)
ASE LA CAJA METALICA
EXCELSIOR
 cantante: E. VILLEMUR, Montevideo.

This image is a vertical, high-contrast, black and white scan of a textured surface, likely a book cover or endpaper. The texture is characterized by numerous fine, parallel lines running vertically, giving it a ribbed or lined appearance. A small, dark, irregular mark is visible near the top left corner. The overall image is heavily degraded with noise and artifacts, typical of a low-quality scan of a physical document.

